

4ème édition du
**PRIX LITTÉRAIRE INTERNATIONAL
DE LA VILLE DE SAINT-DENIS**

**GRAND
PRIX DU
ROMAN
MÉTIS
2013**



ANNONCE DU LAURÉAT

Roman francophone véhiculant les valeurs de métissage, diversité et humanisme

Contact Presse : **Nathalie Soler**
0692 85 41 55 – nathalie.soler@wanadoo.fr



***La saison de l'ombre* de Léonora Miano, paru chez Grasset** **Grand Prix du Roman Métis de la Ville de Saint-Denis 2013**

Le jury, composé d'acteurs de la vie littéraire locale, nationale et internationale, décerne, après délibération, le Grand Prix du Roman Métis 2013 au dernier roman de l'auteur camerounaise Léonora Miano, paru chez Grasset et **également en lice cette année pour le prix Fémina.**



L'histoire

Une nuit, le village mulongo est frappé par un incendie. La population, affolée par les flammes que l'on ne parvient pas à maîtriser, prend la fuite, pour chercher refuge dans la brousse avoisinante. Au petit jour, les villageois reprennent le chemin du retour. Ils se massent à l'orée de leurs terres, attendant que le clan entier soit rassemblé. C'est alors que la disparition de douze hommes, dix jeunes initiés et deux anciens, est remarquée.

Ebeise, la matrone du clan, qui siège au conseil des sages, suggère que les mères des dix adolescents disparus soient éloignées de la communauté. Elle espère ainsi éviter que leur chagrin ne se répande au sein des familles et fragilise le clan qui doit panser ses plaies, rebâtir ce qui a été détruit. Elle espère également que ces dix femmes sachent se consoler mutuellement, se soutenir. Le roman s'ouvre sur ces femmes recluses dans une habitation distante des autres, abandonnées à leur solitude et à leurs interrogations. Elles font un rêve. Le même.

Seule Eyabe, l'une des dix écartées, saura interpréter le songe et comprendre qu'un drame est arrivé, qu'elle ne reverra pas son fils aîné. Alors que les sages se perdent en atermoiements, la femme décide de prendre la route afin de trouver l'endroit où son garçon a péri, et de lui rendre les derniers hommages.

L'avis de Mohammed Assaoui, Président du jury

« Longtemps après avoir refermé le livre « La saison de l'ombre », la voix des oubliés résonne encore grâce à la puissance des mots choisis par Léonora Miano. Depuis son premier titre, la romancière ne cesse de creuser courageusement son sillon, elle exhume des disparus, donne vie aux âmes errantes. J'aime beaucoup sa démarche littéraire. »

L'avis de Dorothee Costa, responsable de la bibliothèque de La Montagne, Saint-Denis, membre du jury

« C'est une très très grande lecture. Ce livre est une série de catastrophes. On est d'emblée dans la tragédie d'une société qui disparaît. Le récit est imprégné de mythes fondateurs, de croyances profondes et il est admirablement porté par un style qui n'est pas lourd. Léonora Miano montre à quel point la traite négrière n'a pas seulement déraciné les hommes, mais a aussi détruit, anéanti les sociétés africaines et les rapports conviviaux qui liaient les communautés. Le dernier chapitre s'ouvre sur un message positif : la seule survivance possible est dans le vivre ensemble où chacun va préserver ses propres coutumes pour être plus fort. J'ai lu beaucoup de romans africains, mais celui-là m'a bouleversée. Il nous ouvre les yeux sur un autre aspect de la traite négrière, sur ceux qui sont restés. La force de ce roman est que l'auteur ne démontre pas, c'est le lecteur qui tire ses conclusions. Son écriture est somptueuse. Son parti-pris de ne parler à aucun moment de traite négrière est extrêmement puissant. C'est un très grand roman. »

La presse en parle



Léonora Miano

Grand Prix du Roman Métis
de la Ville de Saint-Denis 2013

« Un roman qui demande du temps, de la patience pour gravir une montagne d'humanité et trouver au sommet l'éloquence de ses secrets. »

Marine Dusigne, Journal de l'île

« C'est un vrai tour de passe-passe littéraire qu'a réussi Léonora Miano dans son nouveau roman, « La Saison de l'ombre ». Elle s'est glissée dans la peau et dans l'esprit d'une tribu africaine, au tout début de la traite négrière. Certains clans en attaquent d'autres et capturent des hommes pour les livrer à des êtres étranges, blancs de peau, qui viennent à peine de débarquer. Elle parle avec leurs mots, leurs sensations, et raconte, de l'intérieur, l'incompréhension du clan Mulongo : pourquoi les Bwele les ont-ils attaqués ? Qui sont ces hommes « aux pieds de poule » (les Blancs vêtus d'un pantalon) ? Se pourrait-il que les esprits les aient abandonnés ? Le mystère est total. Elle décrit ainsi - mieux que ne l'aurait fait un roman historique « classique » - la destruction d'une manière de vivre, l'effondrement d'un univers, qui avait sa poésie délicate, sa spiritualité riche, sa douceur étonnante (les Mulongo ne se battaient pas, n'avaient pas de guerriers). Dans ce roman puissant

et original, Léonora Miano se fait voyante, comme disait Rimbaud, et nous donne à saisir une autre manière de sentir le monde. Un voyage étonnant, mené par une vraie sorcière littéraire. »

Patrick Williams, ELLE



« La Saison de l'Ombre est comme un chant, avec des femmes puissantes qui marchent vers la mer. Et Miano d'écrire sur l'océan comme si elle ne l'avait jamais vu. »

Rébecca Manzoni, France Inter

Réécouter l'émission éclectik avec Léonora Miano :

<http://www.franceinter.fr/emission-eclectik-leonora-miano>

Le Monde

« Comment imaginer le choc radical qu'a représenté, dans un village d'Afrique de l'Ouest du XVIIe siècle, le début de la traite transatlantique ? Comment se souvient-on de cet arrachement ? Par la littérature, répond l'étonnante Léonora Miano, femme noire, camerounaise (elle est née à Douala), française (elle vit à Paris) et, surtout, formidable écrivain, à la prose grave et lumineuse. Mais attention, prévient-elle, lors d'un entretien téléphonique avec «Le Monde des livres» : «Les romans parlent d'abord de ceux qui les écrivent...»

(...) Sa voix, l'une des plus fortes de sa génération, devrait résonner de Paris à Douala – et voyager bien au-delà. »

Catherine Simon, Le Monde des livres, septembre 2013

Léonora Miano

est née en 1973 à Douala, au Cameroun. C'est dans cette ville qu'elle passe son enfance et son adolescence, avant de s'envoler pour la France en 1991. Après des études en Lettres, Langues et Civilisations étrangères, elle se spécialise en littératures américaine et du Commonwealth.



Léonora Miano

Elevée par de grands lecteurs – une mère professeur d'anglais et un père pharmacien – Miano a très tôt accès à la riche bibliothèque parentale, qui lui fera développer dès l'enfance le goût de l'écriture.

La découverte du *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire à l'âge de 12 ans, et celle, deux ans plus tard, de *La prochaine fois, le feu* de James Baldwin, signeront le basculement de l'adolescente dans ce que l'écrivain appelle *le chaudron afro-diasporique*. Dès lors, elle recherche les textes des auteurs afrodescendants. Étonnamment absents de l'abondante bibliothèque familiale, ces derniers lui apparaissent comme un territoire caché, presque interdit. Leur parole lui semble à la fois transgressive et porteuse d'outils de compréhension de soi-même.

Son œuvre, constituée à ce jour de six romans, deux recueils de textes courts et un texte théâtral, vise à resituer les peuples subsahariens et afrodescendants dans la globalité de l'expérience humaine. A travers des personnages dont elle souhaite faire saillir l'individualité, l'auteur interroge l'impact de la grande histoire sur la petite. Chacun peut s'identifier aux tribulations intimes de ses personnages, s'approprier leur voix.

Dans cette optique, **Léonora Miano** a écrit un répertoire de chansons en français, intitulé **Sankofa Cry**, dans lequel elle explore les émotions des premiers subsahariens déportés pendant la Traite transatlantique. L'axe émotionnel choisi pour ces chansons qu'elle interprète elle-même, restitue leur humanité aux déportés, et inclut l'auditeur, d'où qu'il vienne, dans un moment particulier de l'histoire humaine.

Distinctions

Ecrits pour la parole : Prix Seligmann contre le racisme 2012

King Chavez Parks Visiting Professorship 2012, University of Michigan Ann Arbor

Grand Prix littéraire de l'Afrique noire, 2012 (pour l'ensemble de son oeuvre)

Invitée d'honneur de la ville de Nantes à l'occasion des commémorations de l'esclavage et de ses abolitions, 2012

Les aubes écarlates : Trophée des arts afro-caribéens (catégorie roman) 2010

Soulfood équatoriale : Prix Eugénie Brazier (catégorie coup de coeur) 2009

Contours du jour qui vient : Prix Goncourt des lycéens 2006

L'intérieur de la nuit : Révélation de la forêt des livres 2005, Prix Louis Guilloux 2006, Prix René Fallet 2006, Prix Montalembert du 1er roman de femme 2006, Prix Bernard Palissy 2006, Prix de l'Excellence camerounaise 2007, Prix Grinzane Cavour 2008 (catégorie 1er roman étranger), pour la traduction italienne du texte/ Ce roman est inscrit au programme officiel des lycées camerounais.



Léonora Miano

Grand Prix du Roman Métis
de la Ville de Saint-Denis 2013

Activité associative

Présidente de Mahogany, association ayant pour but de valoriser les expériences subsahariennes et afrodescendantes. Mahogany se veut un espace au sein duquel ces cultures dialogueraient entre elles, autant qu'un outil pour les rendre accessibles au plus grand nombre. Les visées de l'association sont éducatives et culturelles.

www.mahoganycultures.com

L'auteur parle de *La saison de l'ombre*



« **La saison de l'ombre** ambitionne de saisir l'instant d'un basculement. La composition de ce roman s'est glissée dans un interstice, entre la disparition du monde connu et l'avènement d'un univers nouveau, dont nul ne sait encore rien. On entendra dire de ce texte qu'il parle de la Traite négrière. En réalité, la référence à cette tragédie vient surtout éclairer le lecteur, en ce qui concerne la genèse de l'ouvrage dans mon esprit et les mobiles de mon écriture. Ce terme n'est jamais employé dans le texte, puisqu'il n'a pas de sens pour les protagonistes principaux. Il importe de prendre ceci en considération, dans la mesure où *La saison de l'ombre* épouse la vision de ses personnages : des Subsahariens vivant dans une Afrique précoloniale, et ne connaissant du monde qu'eux-mêmes et leurs voisins immédiats. Le texte prend soin d'éviter les anachronismes, pour rester au plus près d'une perception subsaharienne non encore influencée par la rencontre avec l'Europe. C'est pour cette raison que l'histoire se déroule à l'intérieur des terres, plutôt que sur la côte.

Pour la communauté Mulongo, embarquée malgré elle dans la sombre aventure qui portera plus tard le nom de Traite transatlantique, il ne s'agit que de savoir ce que sont devenus les dix jeunes gens et les deux anciens disparus

après l'incendie du village. Le commerce lui-même – la traite – n'est pas au cœur de ce texte, qui s'attache plutôt à réveiller la mémoire de mondes disparus. Comment vivait-on en Afrique centrale/équatoriale avant le choc de la rencontre avec l'Europe ? Il est évident que les populations de ces contrées ne se tenaient pas au garde-à-vous, dans l'attente de la capture... Pourtant, lorsque nous évoquons cette période, c'est avec le sentiment de faire face à une sorte d'abstraction. Les gravures montrent des colonnes de captifs entravés, en marche vers la côte. Ils apparaissent comme ayant vu le jour dans cette situation. L'existence antérieure à la capture n'est pas décrite, si bien qu'elle ne semble pas avoir existé. Il peut aussi s'agir de corps allongés dans l'entrepont des navires négriers. Des corps sans visage. Des corps figés, ressemblant à de petits bâtonnets noirs. C'est à peine s'il est possible d'imaginer que les personnes ainsi représentées respiraient, pensaient, parlaient. Les représentations que nous en avons ne permettent, en aucun cas, de nous rappeler que quelqu'un, quelque part, connaissait leur nom et les chérissait.

Le texte travaille, avant tout, sur l'expérience de ceux à qui un être cher fut un jour arraché. Si la figure des Subsahariens déportés vers le Nouveau Monde apparaît sur les images comme figée, privée du moindre souffle de vie, celle de ceux auxquels ils étaient liés a tout simplement été ensevelie sous les épaisseurs d'un silence multiséculaire. Y compris sur le sol subsaharien. C'est pourtant là que vécurent et moururent les communautés, les familles, les individus, qui devaient ne jamais revoir les leurs. Ceux qui attendirent jusqu'au soir de leur vie, un retour qui n'advint jamais. Ceux qui cherchèrent sans savoir où. Ceux qui ne surent vraiment ni ce qui se passait, ni comment agir. Ceux qui furent capturés, sans être déportés en fin de compte. Ceux qui durent quitter leur sol natal, trouver une terre d'accueil, pour échapper à la capture. Ce sont ces figures effacées de la mémoire subsaharienne et mondiale que l'on rencontre dans *La saison de l'ombre*. Les personnages principaux du roman viennent rappeler que la majorité des Subsahariens de l'époque n'étaient ni des captifs, ni des trafiquants d'hommes. Il s'agissait de personnes simples, dépourvues du moindre pouvoir sur les événements.

...

L'auteur parle de *La saison de l'ombre*

La saison de l'ombre présente une population devant faire face, du jour au lendemain, à une situation imprévue et incompréhensible. D'ailleurs, les Mulongo, puisque c'est d'eux qu'il est question, ne s'expliqueront pas ce qui est arrivé. Ils ne seront que quelques-uns à approcher la vérité qui sera pleinement donnée au lecteur, par un lent mécanisme de dévoilement. Les plus fortes parmi les individualités constituant ce groupe humain sont rendues saillantes. Le lecteur s'attachera, évidemment, au destin des femmes : Eyabe, Ebeise, Ebusi... Ce sont elles, en effet, qui incarnent, de la façon la plus poignante, la nécessité d'agir pour donner un sens aux événements ou, tout simplement, le chagrin de la perte. Il serait cependant dommage de ne pas accorder la même importance aux figures masculines, elles aussi prises dans la tourmente, comme on le voit avec le Mukano, Mutimbo ou Mukudi. **J'ai voulu écrire un texte sensible, qui mette au premier plan l'humanité des personnages. Leurs émotions, leurs sentiments. Toutes ces évidences qui ne nous viennent plus à l'esprit, lorsque nous regardons les peintures de corps entassés à fond de cale ou de captifs entravés.**

Il s'est passé la chose suivante : des humains ont pensé tirer parti du commerce d'autres humains. Et des humains ont souffert l'arrachement des leurs, la violence de leurs voisins. **Voilà ce que propose *La saison de l'ombre* : le point de vue subsaharien sur une des nombreuses défaites de l'humanité, mais aussi, sur les fragiles triomphes de l'humanité.** Une histoire de mort, de vie après la mort. De façon métaphorique, cette histoire est celle d'une grande partie de l'Afrique subsaharienne, depuis cinq cents ans environ. »

Léonora Miano

La sélection 2013



- **Beyrouk, *Le griot de l'émir*, Elyzad (Tunisie)**

Gardien de traditions séculaires et de rythmes ensoleillés, héritier d'une tribu légendaire désormais dispersée, un griot erre, un luth à la main, entre des campements inconnus, dans un Sahara des temps anciens où les haines tenaces côtoient les violentes passions.

Révolté par l'affront fait à son amie la belle Khadija, poussée à la mort par l'émir souverain, le griot de la grande tribu quitte la terre des nomades et s'exile à Tombouctou, cité des savoirs et des marabouts. Il y retrouve la paix, la générosité et l'amour. Mais son destin l'appelle ailleurs, au pays des Maures, où il porte haut sa voix afin de semer les graines de la révolte. Car dans ces espaces infinis, c'est la musique des pères qui réveille l'orgueil des hommes et les fureurs du désert.

Tel un chant lyrique, ce roman nous transporte dans la poésie des sables, en un temps où les poètes-griots, par la seule force de leur verbe, ont le pouvoir de renverser le cours de l'Histoire. Viennent à nous les légendes d'un monde qui aujourd'hui s'évanouit.

- **Johary Ravaloson, *Les larmes d'Ietsé*, Dodovole (Madagascar)**

«Il y a bien longtemps, avant même l'ère du Goul', tout au début, dit-on, un homme est tombé par inadvertance du ciel. Il s'appelait Ietsé. Certains poètes chantent qu'il a chuté à force de regarder la beauté de cette terre en qui la mer se confie. Comme il s'était assommé, Souffle empruntant l'arc-en-ciel descendit pour le ranimer. C'était le premier. Le premier à s'évanouir lors de sa rencontre avec l'île – elle était déjà dure à l'époque – et une fois qu'il eut repris ses esprits, le premier à s'y fixer – elle était déjà enchantée. Il n'y avait personne à part lui sur l'île. Il était très heureux d'être là bien qu'il se sentît un peu seul.»

Ietsé Razak n'ignore pas l'origine de son prénom, cet ascendant de légende. Béni par les Dieux et les Ancêtres, oisif sur une terre de misère, ce quadragénaire ne parvient plus à trouver le sommeil. Au fil de ses réminiscences, il nous fait découvrir son Antananarivo, ses ailleurs, et cherche dans cette Ville des mille ambiguïtés les clés de ses insomnies.



La sélection 2013



• **Léonora Miano, *La saison de l'ombre*, Grasset (Paris)**

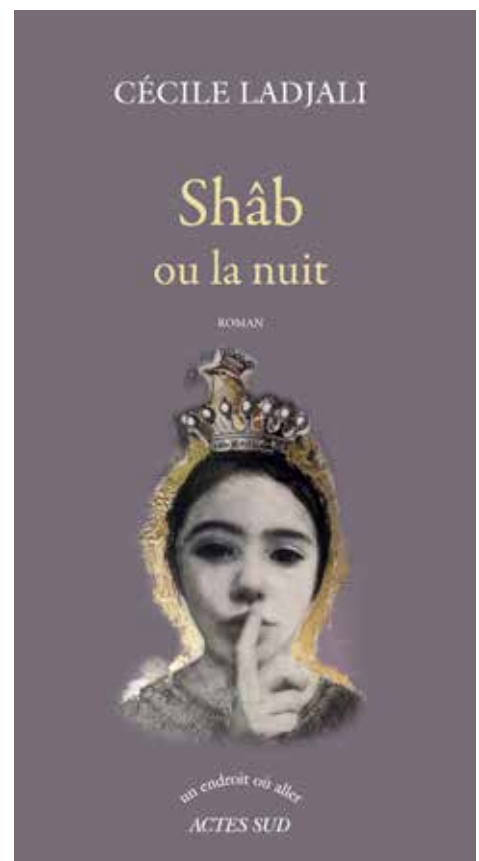
« Si leurs fils ne sont jamais retrouvés, si le ngambi ne révèle pas ce qui leur est arrivé, on ne racontera pas le chagrin de ces mères. La communauté oubliera les dix jeunes initiés, les deux hommes d'âge mûr, évaporés dans l'air au cours du grand incendie. Du feu lui-même, on ne dira plus rien. Qui goûte le souvenir des défaites ? »

Nous sommes en Afrique sub-saharienne, quelque part à l'intérieur des terres, dans le clan Mulungo. Les fils aînés ont disparu, leurs mères sont regroupées à l'écart. Quel malheur vient de s'abattre sur le village ? Où sont les garçons ? Au cours d'une quête initiatique et périlleuse, les émissaire du clan, le chef Mukano, et trois mères courageuses, vont comprendre que leurs voisins, les BWele, les ont capturés et vendus aux étrangers venus du Nord par les eaux.

Dans ce roman puissant, Léonora Miano revient sur la traite négrière pour faire entendre la voix de celles et ceux à qui elle a volé un être cher. L'histoire de l'Afrique sub-saharienne s'y drape dans une prose magnifique et mystérieuse, imprégnée du mysticisme, de croyances, et de « l'obligation d'inventer pour survivre. »

• **Cécile Ladjali, *Shab ou la nuit*, Actes Sud (Paris)**

Les parents de Cécile ne lui ont rien dit de ses origines orientales. Elle a grandi dans le mutisme de la petite bourgeoisie sévère et laborieuse et a dû attendre la naissance de son fils pour apprendre que Roshan (le nom qui lui fut donné par sa mère biologique) signifie lumière en persan. Dès lors, il sera question pour l'enfant adoptée, acculée au silence et à la nuit (caecilia évoquant la cécité) de recomposer l'histoire de Roshan, la lumineuse Iranienne. L'heure des explications a donc sonné et avec elle celle d'une rencontre entre l'Orient et l'Occident. Car accéder à soi implique un retour à la mère inconnue, pôle magnétique et irritant, obsédant dans la présence comme dans l'absence. L'omerta familiale, la honte de soi, les humiliations vécues à l'école et en famille la conduisent à comprendre que seuls les mots l'aideront à rendre les silences éloquents et l'absence visible. La littérature, devenue pierre angulaire de son parcours, éclaire en retour les interrogations qui, avec le temps, se font cruciales : la quête des origines, d'une vérité, et du langage à travers l'œuvre à faire pour enfin pouvoir dire le monde et se dire.



Le jury 2013

Présidé par **Mohammed Aïssaoui**, le jury du Grand Prix du Roman Métis 2013 est composé de douze membres, professionnels du livre et de la lecture, qui représentent le monde littéraire de La Réunion et d'ailleurs...

Membre fondateur du Grand Prix du Roman Métis, **Mohammed AÏSSAOUI** est journaliste, critique et écrivain. Depuis janvier 2001, il offre son regard au *Figaro littéraire* en proposant des chroniques sur les littératures française et francophone. En 2006, il publie une anthologie sur les écrivains et la ville d'Alger, *Le goût d'Alger*. Après quatre années de recherches, il écrit *L'Affaire de l'esclave Furcy*. Pour ce livre, il reçoit de nombreuses récompenses : le Prix Renaudot Essai, le Prix RFO et le Prix du Roman Historique de Blois.



Tahar BEN JELLOUN est l'auteur d'une œuvre qui, depuis 1976 et tous genres confondus, se fonde sur le dialogue des cultures. En 1985, il devient célèbre avec son roman *L'Enfant de sable* avant d'obtenir, en 1987, le Prix Goncourt pour *La Nuit sacrée*. En 2008, il rejoint l'Académie Goncourt et reçoit la Croix de Grand Officier de la Légion d'Honneur. En 2012, il est promu Commandeur de l'ordre national du Mérite et son dernier ouvrage *Le Bonheur Conjugal* est édité aux éditions Gallimard.



Chamsiddine BENALI dit **Sham's** a cofondé le Grand Prix du Roman Métis lorsqu'il était directeur du Développement Culturel de la Ville de Saint-Denis. Il a un riche parcours dans le théâtre comme auteur, metteur en scène, acteur, pédagogue et théoricien. En 1996, il coordonne avec Michel Caubet l'ouvrage intitulé *Leconte de Lisle*, le Réunionnais et publie en 2003 *L'Acteur, entre réel et imaginaire*. A ce jour, il dirige toujours une maison d'édition qui se consacre principalement à la revalorisation du patrimoine poétique réunionnais.



Après un parcours universitaire classique autour des métiers du livre, de l'IUT au DESS d'édition, **Dorothée COSTA** devient tour à tour libraire, puis bibliothécaire. Insulaire dans l'âme, elle s'éprend des cultures et des littératures découvertes au cours de ses voyages et s'installe, il y a dix ans, dans l'océan Indien. Passionnée par la petite édition et par les littératures aux racines rhizome, elle est aujourd'hui responsable de la Bibliothèque de la Montagne où elle travaille au quotidien au tissage, serré et précieux, des livres et des lecteurs.



Directeur du Développement Culturel de la Ville de Saint-Denis, **Stéphane HOARAU** est Docteur en Lettres et Arts, chercheur associé à l'Université de La Réunion et membre associé au projet de l'AUF « Les écritures de l'hybris. Penser la violence dans les littératures de l'océan Indien (Les Comores, Madagascar, Maurice, La Réunion) ». Il est également directeur de la publication de la revue biannuelle *Point d'orgue*, et membre du comité de rédaction de la revue en ligne www.mondesfrancophones.com (LSU, US). Auteur et artiste plasticien, il a publié deux recueils, *Le Voleur* et *Trisme Topique*, chez K'A.



En 2005, **Yannick LEPOAN**, alors président de l'ADBEN-Réunion, contribue à la création du Salon du livre de jeunesse de l'océan Indien, avant de fonder, en 2007, l'association interprofessionnelle La Réunion des Livres. Il participe à la mise en place du Prix de La Réunion des Livres (devenu Prix Vanille) en 2009 et du Grand Prix du Roman Métis en 2010. Aujourd'hui, il continue à développer le plaisir et le goût de la lecture auprès des enfants et des jeunes dans le cadre de sa mission au Rectorat de La Réunion.



Marie-Jo LO-THONG est conseillère pour le livre, et la lecture et chargée de la politique des langues et du développement durable à la Direction des Affaires Culturelles de l'océan Indien. Au service des acteurs du livre et de la création littéraire, son engagement consiste à faire entrer le livre, facteur de développement, dans chaque «case» réunionnaise.



Valérie MAGDELAINE-ANDRIANJAFITRIMO est maître de conférences en littératures françaises et francophones à l'Université de La Réunion. Membre du laboratoire LCF, elle est spécialisée dans les problématiques postcoloniales, dans les littératures francophones, de la diaspora indienne, dans les Caraïbes et l'Océan Indien. Elle a publié de nombreux articles, co-dirigé et dirigé plusieurs ouvrages sur ces champs de questionnements dont plusieurs numéros de revues consacrées à l'Océan Indien et La Réunion ou à l'outre-mer.



Docteur en biochimie, **Tierno MONENEMBO** enseigne sa discipline, en Afrique du Nord notamment, tout en se consacrant à l'écriture. L'errance et l'exil sont au cœur de la vie et de l'œuvre de ce Peul qui publie son premier roman, **Les crapauds-brousse**, en 1979. Avec **Le Roi de Kahel**, un récit biographique sur l'explorateur Aimé Olivier de Sanderval, il obtient en 2008 le prix Renaudot. Son dernier roman, **Le Terroriste noir**, a remporté de nombreux prix, en particulier le Grand Prix du Roman Métis 2012.



Philippe VALLEE est libraire à Saint-Denis de La Réunion depuis 1993. Passionné de littérature, il est toujours à l'affût de bons textes et de bons auteurs à découvrir et à faire découvrir. Lecteur de romans noirs et policiers, il aime aussi le jazz, surtout vocal, la verrerie contemporaine et la peinture haïtienne sans oublier les bons vins, la bonne cuisine et les cigares. Bref, un libraire épicurien.



Bibliothécaire, **Marie-Noëlle PERRINE** est tombée dans le chaudron du livre. Elle est d'abord discothécaire, puis responsable de la section jeunesse à la médiathèque de Saint-Pierre en 1987. Après douze ans passés à concevoir et animer les bibliothèques de Mayotte, elle revient à la Réunion vivre un autre challenge au sein de la médiathèque du Tampon comme directrice adjointe responsable des bibliothèques annexes. Elle a un goût immodéré pour les romans épiques, et croque avec délectation les romans graphiques, les récits et les beaux livres de voyages. Elle est, depuis le 31 août 2012, la nouvelle présidente de La Réunion des livres.



Carole ZALBERG est auteur, traductrice, parolière et poète. Elle écrit par ailleurs des chroniques littéraires pour **Vents contraires** et la Revue des Ressources, des chansons, travaille à plusieurs projets pour le cinéma et le théâtre, anime des ateliers d'écritures pour différents publics, et des rencontres d'écrivains à la librairie La Terrasse de Gutenberg à Paris. Son dernier roman, **A défaut d'Amérique**, troisième volet de **La Trilogie des Tombeaux**, a reçu le Prix Métis des Lycéens 2012.



Calendrier

La **remise du prix** aura lieu le **3 décembre** et le lauréat rencontrera également les lecteurs pendant son séjour réunionnais.



Trois questions à **Gilbert Annette**, maire de Saint-Denis



- Mettre en avant les valeurs de métissage, de diversité et d'humanisme à travers le roman francophone est un pari ambitieux. Pourquoi ce choix ?

Ce choix est avant tout conditionné par un constat simple et évident : La Réunion est, du fait de son histoire, terre de métissage. Le métissage étant une des modalités de relation que des êtres humains peuvent entretenir entre eux. Certes, cette notion n'a pas toujours été « idyllique », car être « métis », c'est aussi être le fruit de rencontres parfois violentes... On ne choisit pas de naître métis, on l'est, du fait des choix de ses parents. La question est alors de savoir ce que l'on fait de ce mélange, de cette rencontre. Et c'est en effet un pari ambitieux que de vouloir mettre en avant la charge positive de cette notion : nous acceptons la rencontre, nous acceptons l'autre, nous voulons croire en des relations saines et harmonieuses. Cela, la littérature le porte souvent naturellement, puisqu'elle est d'emblée invitation à l'échange : entre l'auteur et son lecteur.

- Après trois éditions, ce prix s'est installé dans le paysage littéraire international. Comment accueillez-vous le fait de voir Saint-Denis, et plus globalement La Réunion, rayonner grâce à l'écrit ?

Il ne s'agit pas que de l'écrit ! Puisque ceux qui sont concernés par ce Prix, ce sont surtout les lecteurs. Et nous savons tous à quel point la notion de « lire » est importante sur un territoire comme le nôtre. Ainsi, sélectionner chaque année le meilleur des publications francophones, c'est aussi inviter les Réunionnaises et les Réunionnais à ouvrir des fenêtres vers d'autres lieux du monde qui ont cette langue en partage, le français. C'est inviter le plus grand nombre à lire, toujours davantage... Il faut donc voir la chose autrement : ce n'est pas uniquement La Réunion qui rayonne grâce à l'écrit, c'est aussi l'engouement autour du livre qui fait rayonner le lecteur, qui l'éveille, qui le grandit.

- Quel message la population, et particulièrement les jeunes, peuvent retirer de cette reconnaissance ?

Le message est avant tout incitatif. C'est-à-dire que ce Prix peut créer des vocations, donner à son tour envie d'écrire. Mais je dirai que cela est peut-être déjà obsolète, car cette année, entre le Prix Métis et le Prix des Lycéens, il y a deux auteurs sur six sélectionnés qui sont originaires de l'océan Indien ! Et ils sont par ailleurs encore nombreux dans cette île, des auteurs aux libraires, en passant par les éditeurs, à faire un travail de qualité pour le livre. En somme, cette reconnaissance nous montre que tout livre est une porte ouverte, non seulement sur d'autres lieux du monde, mais aussi sur l'avenir : devenir écrivain, c'est possible, et je souhaite tous mes vœux de réussite à celles et ceux qui s'embarqueront dans cette aventure. Imaginez, écrivez, faites-vous plaisir !

Trois questions à **Marie-Noëlle Perrine**, Présidente de La Réunion des livres



- L'association La Réunion des livres porte pour la quatrième année le Grand prix du roman métis de la ville de Saint-Denis. Comment les professionnels locaux du livre s'impliquent-ils dans l'organisation de ce prix ?

Dès la naissance du GPRM nous avons eu l'adhésion des professionnels locaux : les libraires jouent le jeu et soutiennent le prix chaque année: ventes et promotions des ouvrages nominés ; séances de dédicaces organisées lors des rencontres avec l'auteur. L'implication du réseau de lecture publique est aussi une donnée à prendre en compte, c'est un atout non négligeable dans la promotion et la valorisation du prix littéraire de la ville.

- Les auteurs des romans primés viennent chaque année à la rencontre des lecteurs. Comment se déroulent ces échanges ?

La participation du réseau de lecture publique permet de faire le lien entre le public et l'auteur multipliant ainsi des lectures, des rondes de livres, les rencontres propices aux échanges littéraires.

Lors des séances de dédicace ce n'est pas seulement une rencontre d'auteur qui se fait, mais c'est aussi un moment particulier qui permet de désacraliser le livre et de mettre moins de distance entre l'écrivain et le lecteur.

- Un prix international confère un certain prestige, un gage de valeur littéraire à l'œuvre. Les bibliothécaires et libraires de votre association ont-ils constaté davantage d'intérêt pour les romans primés ?

Oui, il est certain qu' être primé ne laisse personne indifférent. Les questions du public lors des échanges tournent souvent autour de cette passion que peut être l'écriture, le parcours de l'auteur et la problématique du monde de l'édition. Avoir un prix littéraire est une distinction dont tout auteur rêve. Nous constatons que la mise en avant du titre primé booste les ventes en librairie et génère en bibliothèque pendant des mois une hausse considérable de prêt du roman distingué.

Annexes

Métissage et diversité primés depuis quatre ans

Léonora Miano succède à Maryse Condée, Lyonel Trouillot et Tierno Monénembo



Un médecin exilé en Guadeloupe, sorti de sa solitude et de ses souvenirs d'enfance africaine par une orpheline, qu'il accompagnera en Haïti à la recherche de sa famille. Une jeune occidentale cherchant, en compagnie d'un guide, les clés de son histoire familiale dans un village haïtien riche d'expériences humaines.

Un jeune Guinéen adopté en France à l'âge de 13 ans, affecté dans le 12e régiment des tirailleurs sénégalais avant d'entrer en résistance et créer le premier maquis des Vosges.

Trois histoires véhiculant des valeurs de métissage et d'humanisme, trois grands romans récompensés du Grand Prix du Roman Métis de la ville de Saint-Denis :



- *En attendant la montée des eaux* de Maryse Condée, Grand Prix du Roman Métis 2010

« Ce prix me comble pour de multiples raisons. La plus importante est que cette distinction valorise une conception que je défends depuis des années. » Maryse Condé
Le Quotidien

- *La belle amour humaine* de Lyonel Trouillot, Grand Prix du Roman Métis 2011

« C'est une joie personnelle et en même temps une reconnaissance pour Haïti, un pays si mal connu de par le monde. Ça me touche beaucoup de recevoir ce prix » Lyonel Trouillot
Le Quotidien



- *Le terroriste noir* de Tierno Monénembo, Grand prix du roman métis 2012

« J'ai l'impression qu'il y a quelque chose d'africain ici, que le degré de métissage est plus fort que dans les autres DOM. », Tierno Monénembo
Bat'Carré

...

Première lauréate, Maryse Condé résumait dans un courrier de remerciement au jury toute la philosophie du Grand Prix du Roman Métis : « Ce prix me comble pour de multiples raisons. La plus importante est que cette distinction valorise une conception de la littérature que je défends depuis des années. J'ai toujours pensé qu'il fallait à la fois sensibiliser le lecteur aux réalités de mondes qu'il ignore ou connaît mal, tout en le faisant rêver, tourner le dos à la banalité du réel. Pour moi, la littérature est ce breuvage complexe, magique qui procure à la fois compassion et évasion. »

Depuis quatre ans la ville de Saint-Denis récompense, à travers ce prix doté de 5000 € et porté par La Réunion des livres, un roman francophone, paru depuis moins d'un an, mettant en avant les valeurs de métissage, diversité, échange et humanisme.

Et c'est aussi un livre, quelque part, qui est à l'origine de cette belle et ambitieuse initiative réunionnaise : *L'Affaire de l'esclave Furcy*. Dans l'île en 2009 dans le cadre de recherches pour son écriture, son auteur, Mohammed Aïssaoui, y rencontre Sham's, alors Directeur du développement culturel de la ville de Saint-Denis, et Yannick Lepoan, alors Président de La Réunion des livres. Le projet du Grand Prix du Roman Métis se dessine. Souhaitant dynamiser la création littéraire locale, fédérer les acteurs du livre autour d'un projet d'envergure internationale, développer un lectorat adulte autour du réseau de lecture publique et des libraires et encourager les passerelles entre éditeurs locaux et internationaux, la ville de Saint-Denis s'est donc impliquée dans ce projet, confiant la mise en œuvre du prix à La Réunion des livres pour la partie locale et à Mohammed Aïssaoui pour son aspect international.